

Anne Cuneo

FERDY
Kubler ou la rage de vaincre

Un monologue basé sur la vie de Ferdinand Kubler,
telle qu'il l'a racontée à l'auteur

© Anne Cuneo, 2003

Ce texte est déposé à la Société suisse des auteurs, SSA,
Rue Centrale 13, 1003 Lausanne (Suisse)

Décor

Un pièce claire, dans laquelle se trouve un vélo, un siège et une petite table sur laquelle il y a un album de photos. Lorsque la lumière se fait, Ferdy est assis sur le siège, et regarde le vélo. Pensif, il prend l'album de photos, le feuillette.

FERDY

Être le premier Suisse qui gagne le Tour de France, c'est tout de même un beau succès. Si on pense, je sortais d'une famille pauvre, ils ont écrit: "De saute-ruisseau à vainqueur du Tour de France". Pour moi, ç'a été un moment extraordinaire. Et pourtant, ce n'est pas allé de soi.

Je suis né à Marthalen, c'était un petit village de 800 habitants, et mon enfance a été dure.

On était de pauvres gens, 5 enfants à table, 7 personnes avec les parents; il n'y avait jamais suffisamment de pain sur la table. On ne connaissait pas la viande, on se partageait un cervelat par semaine, on avait droit à une rondelle. Mais il faut bien que je le dise, aujourd'hui: la misère dans laquelle nous avons vécu m'a rendu service. Je suis devenu dur à la peine, j'ai appris le renoncement, et je crois que je n'aurais jamais eu les succès que j'ai eus, Tour de France, Championnat du monde, si rien ne m'avait jamais manqué.

Notre père nous battait presque chaque jour. C'était un méchant homme. Bien sûr il a eu une vie difficile, avec 5 enfants, son petit garage, son commerce de vélos, sa cordonnerie, il ne gagnait guère, on n'avait jamais d'argent. Et la vie est difficile, lorsque l'argent manque.

On avait une chambre dans les combles, mon frère Max et moi, et on dormait dans le même lit, tellement on était pauvres. Le matin, il y avait du givre sur les poignées métalliques des portes, en hiver elles étaient blanches de de givre, glacées, la maison n'était pas chauffée, et je crois que cela a été bon pour ma carrière à venir de devoir tenir le coup dans de telles conditions.

C'est le vélo qui m'a sauvé, je crois. J'étais déjà fou de vélo lorsque j'étais enfant, j'ai commencé vers six ans, je roulais, j'organisais des courses avec les copains du village pendant les

week-ends. C'était le but de ma vie. Déjà à l'époque, j'avais dix-douze ans, je voulais absolument être coureur cycliste. Je ne pensais pas à l'argent: je me disais simplement, un jour tu gagneras une course, tu monteras sur le podium et tu salueras avec ton bouquet. Et j'ai fini par le faire. Deux mille fois.

A l'époque, j'étais déjà un vrai cinglé. Il n'y avait que le vélo. Que le vélo. Parfois, je piquais le vélo d'un client chez mon père, et je faisais le tour de la maison, je sillonnais le village. Devant la maison, là en bas, il y a la fontaine du village: une fois j'ai roulé dedans, tête première. Tu parles, je devais avoir 11 ans, je crois que j'y serais resté. J'ai été repêché par deux hommes, j'avais pratiquement coulé à pic.

A 15 ans, j'avais bricolé de mes mains un vélo dans le garage de mon père, avec des restes de vieilles bicyclettes. Lorsque mon père a vu ça, il est entré dans une rage noire. Il a scié mon vélo en deux. Il a dit: tu ne seras jamais coureur cycliste, tu iras travailler chez les paysans, gagner de l'argent. Alors un beau matin je me suis tiré sur un vieux vélo de femme, un type du village m'a donné un coup de main, il m'a trouvé une place.

Je suis resté pendant deux ans et demi comme garçon de courses à Männedorf, à la boulangerie Schnebeli, une grande boulangerie. Elle était au pied du Pfannenstiel, et les clients, ils vivaient sur les hauteurs. Je devais toujours livrer du pain à la montée. Je grimpais là-haut 3-4 fois par jour, ma hotte était pleine, 25-30 kg, avec un vélo militaire. Et franchement, c'est là que je me suis entraîné pour ma carrière. Je me disais: un jour, tu seras un bon grimpeur. Tous les jours avec une hotte pareille jusque là-haut, ça entraîne. Lorsque j'aurai un vélo de course avec des pneus légers et pas de hotte, je serai encore plus rapide.

Au bout de deux ans, mon père m'a fait rentrer à la maison, il m'a dit: tu dois revenir. Et là, en 1937-38, je suis allé chaque jour depuis Marthalen, jusqu'à Zurich, à la Bahnhofstrasse 94, chez le bijoutier horloger Barth, j'avais une place de garçon de courses et je faisais de petits travaux au bureau.

J'allais tous les jours de Marthalen à Zurich le matin, et je rentrais le soir. A vélo. Ce sont quasiment 100 km, avec une vieille bicyclette, ce n'était pas un vélo de course. J'étais donc chez l'horloger Barth et je gagnais 20 francs par semaine. Brut. A mon père je devais donner 15 francs par semaine, et je pouvais garder 5 francs, pour manger tous les jours à midi. Je ne mangeais jamais un repas chaud.

Mais ça m'était égal. Ce que je voulais surtout, c'était devenir cycliste professionnel, je n'avais pas changé d'avis. Lorsque j'étais encore chez le boulanger de Männedorf, j'avais même loué un vélo, et j'étais allé à Lucerne pour voir une course. Et puis j'avais des photos de coureurs dans ma chambre.

Et puis en 1937-38, j'ai finalement commencé à participer à des courses. La première, c'était à Affoltern. Je suis tombé deux fois avec d'autres coureurs, et je me suis remis en selle. Et je suis même arrivé troisième. La semaine suivante, j'ai couru dans Lucerne-Engelberg, une course de montagne. On était 180 coureurs, et je suis arrivé troisième. Et alors j'ai.... Quand j'y pense, le prix, c'était un fromage. Le soir à six-sept heures ils ont distribué les prix, et j'ai reçu un fromage. J'ai demandé une bonne ficelle épaisse à l'hôtel Belvédère, et je me suis attaché ce fromage sur le dos. On a de la peine à s'imaginer ça aujourd'hui, mais je trouve ça dingue.

Mon modèle, c'était Paul Egli, un grand cycliste de l'époque. Il m'avait vu aux championnats de course poursuite, il est venu me voir après la course, et il m'a dit: Kerdy, j'aimerais être ton maître d'apprentissage. Tu peux courir avec moi. J'ai tout de suite été d'accord. On recevait 20 francs, pour une course, en tout et pour tout. Pas de maillots, pas de cuissettes, pas de boyaux, rien. On devait tout acheter nous-mêmes. Même les chaussures.

Mes amis disaient: Mamma mia Ferdy, tu grimpes bien, tu es un bon grimpeur. Tu es rapide au sprint, tu roules vite à plat, et contre la montre. Tu dois devenir coureur professionnel. C'est là que j'ai pensé: ils disent tous ça, tu es bon, tu fais ça bien. Je les ai pris au sérieux. Je voulais de toute façon être coureur professionnel. Il fallait être un peu fou, pour choisir une telle profession, à l'époque. Mais tout ce que je voulais, c'était être coureur.

Ils disaient tous: tu es champion du monde de l'entraînement. Je m'entraînais plus que tous les autres, beaucoup plus. Si tu veux avoir du succès dans la vie, tu dois faire davantage qu'un type moyen, tu dois faire plus.

En 1939 j'ai dû aller à l'Ecole de Recrues à Fribourg, du 17 juillet au 9 novembre. Dans les transmissions, 17 semaines. Et je me suis dit: quand je rentre, je deviens coureur professionnel. Mais entretemps, la guerre a commencé. Et alors,

après l'école de recrues, quand je suis rentré à la maison, j'ai trouvé une belle lettre du Département militaire, et j'ai dû retourner à l'armée et faire 11 mois de service actif. J'ai perdu les meilleures années, à cause de la guerre. En tout, j'ai fait deux ans et demi de service actif, et en plus, il n'y avait pas beaucoup de courses. En 1942, on a tout de même eu le Tour de Suisse, 5 pays étaient représentés, et j'ai gagné.

Je m'étais toujours dit, un jour je serai coureur professionnel, et je courrai le Tour de Suisse, le Championnat de Suisse. Je ne me disais pas: je les gagnerai, je disais simplement que je voulais les courir. Mais bien entendu, on se dit toujours dans un coin de la tête qu'on aimerait gagner. Et puis j'ai vraiment gagné le Tour de Suisse. Incroyable.

En 1945, la guerre était finie et il ne s'est pas passé grand-chose. Et puis en 1946, j'ai eu un grave accident pendant la course sur route Zurich-Lausanne, j'ai passé deux mois à l'hôpital de Lausanne et ensuite j'ai dû rester couché chez moi pendant trois mois. Je suis resté sans connaissance pendant huit jours, j'avais une fracture du crâne, la colonne vertébrale était cassée, ma main droite était cassée, l'homoplate, le bassin. J'ai eu de la chance de ne pas mourir. Ou de ne pas être handicapé à vie.

Lorsque j'ai quitté l'hôpital, les médecins m'ont dit de ne pas faire de vélo pendant six mois, et le médecin-chef a déclaré: "Monsieur Kubler, il faut que je vous donne une triste nouvelle. Vous ne pourrez plus être coureur cycliste professionnel, il vous faut choisir une autre profession."

Moi, je me suis dit: c'est pas possible. Je m'y suis remis progressivement. En 1947, je suis allé au Tour de Suisse, mais c'est Bartali qui a gagné, moi j'ai fait quatrième, Coppi était cinquième.

Et puis j'ai voulu tenter le Tour de France, j'ai même gagné la première étape. C'est un grand honneur de gagner la première étape, mais la dernière aussi, c'est aussi très bon. Sauf que d'après moi ça ne compte pas, lorsqu'ensuite on abandonne comme je l'ai fait.

Il faut dire qu'on courait dans des conditions incroyables. Je n'avais pas de directeur sportif. Je n'avais qu'un type avec moi, il faisait tout: chauffeur, masseur, mécanicien, directeur sportif, il s'occupait de tout - une équipe de UN. On n'avait personne pour nous conseiller. On apprenait sur le tas, on tirait la leçon de nos fautes. J'ai encore gagné la cinquième étape, mais finalement, j'ai été éliminé, parce qu'un soir,

Amberg et moi, on était arrivé avec une minute et demie de retard sur le temps limite.

En 1948, j'ai décidé que je n'irais pas au Tour de France. Cette année-là, je me suis fixé comme but d'être champion de Suisse, de gagner le Tour de Suisse et le Tour de Romandie. Et je l'ai fait.

Après, il y a eu le Tour de France 1949. Quel gâchis! J'étais en grande forme, je tenais la forme de ma vie. Dans la montagne j'étais vraiment très fort. Mais j'ai roulé comme un imbécile. Sans réfléchir.

Quand j'y repense, j'ai été un vrai cinglé. Franchement, je regrette encore aujourd'hui d'avoir roulé comme je l'ai fait. J'étais si fort. Pendant l'étape Grasse, Allos, Col de Vars et Izoard jusqu'à Briançon, dans les 270 km, je me suis échappé tout seul sur 170, 180 km. De Grasse, par Allos et le Col de Vars. Et là il a commencé à pleuvoir. Et il a plu à flot toute la journée. Dans la descente du Col d'Allos il y avait du brouillard. Je suis descendu - incroyable. Et puis j'ai roulé encore 40-50 km jusqu'au col suivant, un col difficile. Et au sommet j'avais toujours 5 minutes d'avance sur Bartali-Coppi. Et là, j'ai fait une grosse faute. J'aurais dû rester avec les autres jusqu'à l'Isoar. Mais j'ai perdu les nerfs. Je voulais toujours attaquer, attaquer, j'étais un idiot. Et la malchance me pendait au nez. J'étais tout seul devant dans ce déluge, et dans la descente, j'ai eu trois crevaisons. Trois pneus plats.

Tu peux t'imaginer, j'avais deux chambres à air, une pompe. Et la troisième fois, je n'avais tout simplement plus de recharge. Et alors j'ai supplié tout le monde: "Donnez-moi une chambre à air". Les équipes passaient avec leurs voitures et je criais: "Donnez-moi une chambre à air, donnez-moi un pneu. Mais eux, bien sûr, ils se disaient, tu peux toujours te brosser, avec ton pneu." C'est que mon directeur sportif avait eu une panne de voiture, il a été immobilisé pendant 20 minutes et je n'avais pas de voiture, pas de pneu de recharge. Et je me dis que c'est avec cette panne, que j'ai perdu le Tour de France.

Ils ont dit que j'avais crevé au mauvais moment, dans la mauvaise étape, que c'était là qu'il ne fallait pas crever. Que j'étais confronté à une opposition redoutable: Coppi-Bartali, ce n'était pas rien, d'accord. Coppi, dans la deuxième partie du Tour il est parti en boulet de canon, et il gagne devant Bartali, c'était un tandem redoutable. Mais avant la panne,

j'avais une avance dingue sur eux au classement général. Et on était tout de même déjà vers la fin du Tour.

Quand je repense à ce que j'ai fait en 1949, pour moi c'est inoubliable. J'y ai réfléchi pendant des jours entiers, pendant des semaines. Mon vieux, quel imbécile tu as été, d'avoir fait ça. J'étais si fort, je n'avais qu'à suivre et attaquer dans la montagne. Au lieu de ça, j'avais toujours un quart d'heure d'avance sur Bartali-Coppi et je ne l'ai pas fait. Je ne comprends pas.

Mais bon, j'ai vite appris. Et l'année suivante j'ai roulé avec ma tête. Il faut cinquante pour cent de tête et cinquante pour cent de jambes. Toutes seules, les jambes ne servent à rien.

17'30

COMMENTAIRE

La leçon est retenue une fois pour toutes, et en 1950 Kubler revient, transformé, au départ du Tour de France. SON Tour, dont le moindre détail est resté gravé dans son esprit.

D'abord, je me suis méfié de tout, parce qu'il y avait toujours des gens prêts à saboter. Je ne perdais jamais de vue mon vélo. Je le montais dans ma chambre le soir, j'avait trop peur que quelqu'un le touche. Je n'avais confiance en personne.

Le Tour de France 50 s'est déroulé en deux temps : avant et après l'abandon des Italiens. J'avais déjà gagné le contre-la-montre à St-Brieuc devant Magni, j'étais déjà bien placé après la première partie.

Mais enfin, aussi longtemps que les Italiens ont été là, ai été à la fête. J'étais deuxième, non troisième derrière Magni et Bartali, mais d'à peine une minute.

Lorsqu'il y avait une échappée, les Espagnols partaient, les Français partaient, les Hollandais, les Belges. Moi, je n'ai jamais rattrapé un coureur, une échappée. Je suis toujours resté avec les Italiens, c'était mon équipe. Dans la montagne, je suis resté avec Bartali et Magni. J'ai gagné un contre-la-montre, puis un second avec cinq minutes trente secondes d'avance sur Ockers et 8 minutes sur Bobet. Je crois que j'aurais gagné le contre-la-montre Saint-Etienne-Lyon même contre l'équipe italienne. A mon avis j'aurais gagné le Tour de France même s'ils étaient restés. On ne peut jamais dire, mais je le crois. Mais bon, les Italiens ont abandonné.

C'était dégueulasse. Je n'ai pas vu ça moi-même, il paraît qu'ils ont jeté des pierres et des bidons aux coureurs. Et là-dessus, ils ont décidé de rentrer chez eux le lendemain. Dommage. Très dommage. Ça a dévalorisé la victoire. Mais bon, on dit qu'un champion qui abandonne est déjà à mi-chemin de l'échec. Bartali a peut-être commencé à se dire qu'il n'était pas du tout certain de gagner ce Tour de France.

Le lendemain matin, Monsieur Godet a dit: Monsieur Ferdy, le maillot jaune est à vous. Et j'ai répondu: non, Monsieur Godet, je ne crois pas. Ce ne serait pas juste. Je ne veux pas de cadeau. J'étais si sportif, j'ai pensé que ce serait un cadeau, je n'en voulais pas. Bobet et Ockers me suivaient à quelques secondes, une minute au plus, il fallait courir l'étape. Et alors j'ai dit: celui qui arrive en premier ce soir porte le maillot jaune. Pour être sûr de l'avoir, j'ai pris dix minutes d'avance sur tout le monde.

Ce n'était pas fini. Il restait Bobet, il y avait encore les Alpes, et Bobet était très fort, colossal. Geminiani aussi. Je me suis dit: maintenant il me faut un peu de chance, et je peux gagner.

L'étape Gap-Briançon... C'est incroyable, lorsqu'on y pense. 4 cols, et à la fin l'Izoard. Cette montagne si dure. En 1950 je l'ai faite en maillot jaune. Les grands champions qui ont porté le maillon jaune à l'Izoard l'ont gardé à Briançon. Et à la fin ils ont tous gagné le Tour de France à Paris. Lorsqu'on voit ça aujourd'hui, on a peine à croire qu'on a pu faire ça. Les routes étaient mauvaises, c'étaient surtout des routes de campagne.

Je me souviens du col de la République. Le matin du jour de repos, j'ai fait le col tout seul, en training, avec mon vélo, et j'ai étudié le parcours.

Et puis il y a eu l'étape Briançon-Saint-Etienne, à peu près 280 km; Bobet s'était échappé au ravitaillement volant avec deux coureurs. C'était à moi après pendant 140 km de tirer en tête tout seul avec le maillot sur les épaules. J'ai pleuré, vraiment, parce que personne ne tirait. Ockers était toujours dans ma roue, derrière. Geminiani ne pouvait pas tirer parce qu'il est français et Bobet était en tête, les Hollandais, les Espagnols, personne ne tirait un mètre, je mourais sur le vélo, je suis presque mort. Je roule, je roule, si je ne roule pas comme ça, je perds le maillot ce jour-là, n'est-ce pas. J'ai dû

me défendre pendant 170 km pratiquement tout seul. Pense une fois, un peloton, plus de 100 coureurs, personne ne tire un mètre. Tout le monde dit : ah, c'est le maillon jaune, c'est à lui de travailler.

Je devais rouler tout seul, et il manquait encore 180 ou 190 km jusqu'au but, je devais tout faire tout seul, mon équipe je ne l'ai jamais vue.

Ce jour-là, j'ai eu une défaillance. Mais j'arrivais toujours à me reprendre en main, c'était ma force, mon caractère. J'ai toujours dit: on n'est jamais battu, jusqu'à la ligne d'arrivée ce n'est pas fini, et j'ai lutté jusqu'au bout. Tout le monde ne peut pas faire ça, il y en a beaucoup qui n'y arrivent pas, ils abandonnent.

En haut du col de la République, quand j'ai vu Bobet qui peinait, tout à coup j'ai pensé: je vais peut-être réussir. J'ai accéléré, on était à vingt km du but, et je l'ai dépassé. Et à ce moment-là, ç'a été une sensation incroyable, et je n'ai pas pu me retenir: en passant, j'ai crié "Ciao, Louison". Ce n'est pas gentil, mais je n'ai pas pu me retenir. Et après, il ne m'en a pas voulu. C'était un grand coureur, Louison Bobet.

Le lendemain, il y a encore eu le contre la montre Saint-Etienne-Lyon, je l'ai remporté, et puis il y a eu la dernière étape.

C'est une étape, sur les 150 premiers km on ne roule pas, on se promène, c'est encore comme ça pour les longues étapes. Et alors il y a des chutes. Je dois dire que j'étais toujours un des dix premiers, toujours devant, je devais travailler plus que les autres, mais je tenais à être devant. Je me disais: s'ils tombent, ce n'est pas devant, c'est derrière. Et les 150 derniers km, on a roulé, on a vraiment roulé.

29'09

Et puis il s'est passé quelque chose qui me semblait irréel, j'y repense chaque fois que j'entends Paris, ou que je pense à Paris. Sur les derniers km il y avait des panneaux "encore 20 km", et puis "15 km", "10 km", "5 km". C'était un moment... incroyable. On n'a plus qu'une idée en tête: surtout ne pas tomber. J'ai roulé en tête, à fond, pour que personne ne me fasse chuter. Cinq ou six hommes se sont encore échappés, Ockers s'est approché et m'a dit: je te félicite Ferdy, tu as très bien roulé. Tu sais quoi, tu pourrais me faire un plaisir et m'aider à enlever le sprint au Parc des Princes. Et je l'ai fait, je lui ai tiré le sprint. Il a gagné le sprint du peloton, on était tous là, un tas de monde.

30'04

C'était magnifique. C'était un très beau moment. Pensez donc, au bout de 5000 km, de trois semaines, c'était une vraie délivrance. On a été concentré pendant trois semaines, et ça demande des nerfs, un Tour comme celui-là. Mais c'était beau, je ne l'oublierai jamais, c'est comme si cela s'était passé l'année dernière.

Je suis rentré à Zurich en train. A la gare de Enge, le Président de la Fédération cycliste est venu me chercher en voiture. Et puis j'ai été paradé à travers la ville. On est descendus la Bahnhofstrasse et retour.

En 1951, j'avais décidé que je n'irais pas au tour de France. C'est Koblet qui l'a gagné. Koblet... Hugo Koblet, le pédaleur de charme, comme ils disaient, et il faut dire que quand il était en forme, il fallait le voir pédaler. On aurait dit qu'il avait un moteur à son vélo. C'était mon rival, Koblet.

Il fallait être deux, Kübler-Koblet, comme Coppi-Bartali en Italie, c'étaient deux moteurs, ils se tourmentaient, ils se forçaient mutuellement. Nous avons roulé comme ça l'un contre l'autre pendant dix ans. Nous n'étions ni ennemis, ni amis. On s'entendait, on discutait, on dînait ensemble, mais on ne se faisait pas de cadeaux.

Hugo a gagné le Tour de France 51, superbe. Maintenant, il fallait que je sois champion du monde. A Varese. Rien à faire, si ça marche je dois être champion du monde. Et alors je serai de nouveau au niveau d'Hugo. Et je suis allé à Varese, après m'être préparé à fond pendant six semaines, une préparation spéciale. Je me suis entraîné chaque jour pour le championnat du monde. Et j'ai remporté Varese. Pas contre Koblet, qui était pourtant là. Contre Magni.

Magni Fiorenzo, je l'ai surpris. Une seconde peut-être. A trois longueurs, je me suis échappé. Et il ne m'a jamais rattrapé. Il fallait de la chance, bien sûr. Mais j'avais un bon jour. C'était MON jour, dans ma carrière. Et du coup j'étais revenu en haut. Mais je crois que sans Hugo, je n'aurais pas remporté toutes ces victoires. Et lui non plus, sans moi. Il l'a dit lui-même. Tu m'a toujours poussé à m'entraîner. Lorsque tu gagnais, tu étais en haut et j'étais en bas. Il fallait que je gagne pour remonter, et tu redescendais. C'était comme ça.

Le pauvre Magni. Après la course, il pleurait. Se faire battre en Italie, devant son public, c'était terrible, pour lui. Et moi qui avais gagné d'une seconde, j'essayais de le consoler: "Scusami, Fiorenzo, pardonne-moi", que je lui ai dit. Un jour, il m'a dit que ç'avait été le jour le plus triste de sa vie.

En 51, j'ai ramené 6 tricots à la maison, on n'a plus jamais vu ça, 6 tricots. Tour de Romandie, Tour de Suisse, Championnat du monde, Premier étranger au Giro, Rome-Naples-Rome, week-end ardennais. J'ai ramené 6 tricots, je m'en souviens encore très bien.

A propos de week-end ardennais. J'ai gagné deux fois de suite Liège-Bastogne-Liège et la Flèche wallonne, qui à l'époque se couraient en un seul week-end. Un record. Personne ne l'a battu, depuis plus d'un demi-siècle.

Eddy Merckx m'a dit un jour que la classique la plus difficile pour lui, c'était Liège-Bastogne-Liège. Ça monte et ça descend toute la journée. Et le vent ne vient ni d'en face, ni de derrière, mais latéralement, il faut courir en bordures, comme on dit, en rangs de sept ou huit. Je me suis toujours arrangé pour être dans la première ou dans la deuxième bordure, parce que sinon, c'est impossible de gagner. C'était vraiment dur.

Après, j'ai eu envie de tenter Bordeaux-Paris. Je savais que pour les longues courses, j'étais particulièrement bon. Plus l'étape était longue, mieux je roulais. Je voulais gagner ça une fois. J'avais peur de Van Est, qui était fort, il avait déjà gagné trois fois. Et puis on est arrivés au Parc des Princes. Et là, au moment de l'attaquer, j'ai crié: „A bloc!”, et alors je lui ai pris 40 ou 50 mètres, et je l'ai battu.

C'était quand même dur, pensez donc, 14 heures sur le vélo, se ravitailler en roulant, il faut être en forme. Nous n'avons mis pied à terre qu'une fois, une minute, pour changer le short et le maillot, mais juste une minute, on se surveillait mutuellement, Diot, Van Est, Gauthier... pour que personne ne puisse s'échapper.

Je n'étais par prêt à courir encore un Tour de France. Mais finalement je me suis décidé à participer au Tour 54.

38`50

CROCI-TORTI

Nous sommes partis au tour de France avec une belle équipe, avec Hugo comme capitaine, avec Ferdy, et il y avait encore Carlo Clerici et Fritz Schaer.

39'01

FERDY

Nous avons été sélectionnés, et Hugo Koblet est arrivé d'Italie avec six coureurs: il y avait entre autres Emilio Croci-Torti, Carlo Clerici, Fritz Schaer. Certains ont dit: Nous ne participons pas si Kübler vient. Et Senn, le président de la Fédération cycliste, a dit: Ferdy Kubler doit venir, il est champion de Suisse, quintuple champion sur route, il doit participer. Et alors, je suis parti avec avec eux. Mais à Zurich, j'ai dû signer que je roulerais pour Hugo Koblet. Et je l'ai fait. On disait: tu as 35 ans, Hugo en a 29. C'était clair pour moi, il avait plus de chances que moi qui ai 35 ans. J'ai signé, et pendant 11 ou 12 jours, j'ai roulé pour Hugo, j'ai été son équipier, son domestique, je l'ai fait, question d'honneur. Malheureusement, il n'avait pas la forme, et dans l'Aubisque il est tombé dans la descente et a abandonné, et moi j'ai continué. Et à Paris, j'étais deuxième au classement général et j'ai gagné le maillot aux points. Fritz Schaer était troisième. En dépit du fait qu'on était restés seulement 5 coureurs, on a gagné le classement par équipes.

Peut-être que si je n'avais pas dû attendre Koblet, j'aurais pu gagner ce tour-là aussi. Mais bon, là Bobet était vraiment très très fort. N'empêche, j'année suivante, j'ai voulu tenter une fois encore, mais j'ai vite remarqué que ça ne va tout simplement plus dans la montagne. A 34, 35 ans, ça peut encore aller. Mais lorsqu'arrivent les cols, les longues montées, ça devient problématique.

Cela dit, j'ai fait une grosse erreur. A une quarantaine de km du Mont Ventoux, je me suis échappé. A ma roue arrière, il y avait Geminiani, mon ami Geminiani. A Bédoin, il me lance: "qu'est-ce que tu fais, Ferdy, on n'est pas dans un contre la montre. Fais gaffe, le Ventoux c'est pas un col comme les autres." Et il prétend que je lui aurais répondu: "Ferdy grand champion. Pas comme les autres lui aussi." Il a raconté ça à tout le monde, et c'est une réplique qu'on m'a ressortie souvent. Je n'ai jamais dit ça. Mais je ne lui en veux pas. Gem était un de mes bons amis, et un bon coureur, il adorait faire des bons mots. Des plaisanteries. Toujours.

Le Ventoux, c'est une montagne vraiment difficile. Il y a des montées plus dures, mais au Mont Ventoux, ce n'est pas ça, c'est le climat. C'est comme un corridor, sur six ou sept kilomètres, presque sans air, on a de la peine à respirer. Et vers 1'000 mètres, il n'y a plus de végétation, seulement un pierrier. L'Isoar, c'est beaucoup plus raide, mais le climat est tout autre. J'ai vraiment pris du retard, ce jour-là.

Le soir, j'ai réfléchi, j'ai pris un bain, et je me suis dit: je suis tout seul, mon équipe ne fait rien pour moi, d'ailleurs ce n'est pas mon équipe. Ils ne me passent pas un bidon d'eau, rien. Ils sont à la traîne, ils ne roulent pas pour moi, et à la fin, il faut partager l'argent. Je me suis dit: je rentre à la maison. Ça ne m'intéresse plus. Je suis rentré à la maison, j'ai abandonné la course.

J'avais 36, 37 ans. A cet âge-là, on n'est plus aussi rapide. Je savais que j'avais encore un ou deux ans devant moi, pas plus, je pouvais faire des courses, mais je ne ferais plus de Tour. Et puis Fausto Coppi m'a demandé de courir pour son équipe, il voulait que je sois chef de file de l'équipe Coppi/Carpano. C'était la première fois qu'une entreprise donnait son nom à une équipe. Coppi m'a envoyé un contrat et j'ai signé. J'ai encore gagné Milan-Turin, des critériums, quelques omniums, à Aigle, à Messina... Ce sont mes dernières victoires. Ma toute dernière, c'était à Bâle. Après, j'ai arrêté.

Je crois que terminer sa carrière, c'est beaucoup plus difficile que de gagner une grande course. On se retrouve devant une montagne qu'il s'agit d'attaquer. Je crois avoir réussi. Beaucoup de cyclistes n'y sont pas arrivés, je pourrais donner pas mal de noms, je m'abstiendrai. Il faut un an ou deux pour trouver son chemin, il faut savoir se retirer, on n'est plus sur le podium. Je crois que j'ai bien maîtrisé ma retraite. J'en suis fier.

J'ai acheté un grand immeuble locatif à Zurich, avec un magasin de fleurs que j'ai tenu pendant plusieurs années. Au cours des années 60 je l'ai loué, et peu à peu j'ai commencé à faire de la publicité. Sepp Vögeli n'a engagé pour le Tour de Suisse. Il a dit: "Ferdy, tu dois venir avec moi, je te veux. A l'époque, il dirigeait le Vélodrome d'Oerlikon, le Vel d'Hiv, et le Tour de Suisse. C'est lui qui a fait la grandeur du Tour de Suisse, Sepp Vögeli. J'ai fait cela pendant plus de 35 ans, la publicité, je trouvais que c'était un job super pour moi. Je pouvais

travailler à ma convenance, personne ne dictait de conditions, ça me plaisait. J'étais mon propre maître.

Et pendant vingt ans, j'ai encore accompagné le Tour de Suisse. Tous les jours à une certaine heure, je donnais des autographes. J'ai beaucoup aimé faire cela. Comme ça je restais proche des jeunes du Tour de Suisse, car c'était ma vie - le cyclisme.

J'ai beaucoup aimé faire du ski, je dois dire. J'ai commencé à faire du ski vers 30 ans, très tard, mais j'ai vite appris. J'aimais beaucoup ça, ça m'amuse. En 1961, j'ai pris un cours, et je suis devenu maître de ski diplômé.

J'avais un truc, je skiais très vite sur un seul ski, tzi, tzi, tzi, je descendais à toute vitesse. Même Collombin, qui avait été un grand champion de ski, ne comprenait pas comme je faisais. Il a essayé, et il est tombé, même que c'était un skieur bien plus fort que moi. Mais moi, j'étais fort dans l'esthétique, l'élégance.

J'ai fait cela à Arosa et à Saint-Moritz pendant 26 ans. Pour moi, ça a sans doute contribué à allonger ma vie, le bon air et le soleil des hauteurs. Et le fait que lorsque j'étais cycliste, je ne me suis jamais dopé. Jamais.

Je suis prêt à jurer que nous n'avons pas roulé au dopage, nous ne connaissions pas ça.

On sortait de la guerre. Les laboratoires qui sont maintenant les rois du marché n'existaient pas de notre époque. Après ils se sont organisés; mais nous, on est passés à travers. C'est peut-être notre chance. Si on est là maintenant, c'est qu'on a eu la chance de ne pas connaître. Beefsteak et kilomètres, beefsteak et kilomètres, c'était ça notre dopage.

Le médecin nous a toujours prescrit des vitamines B12, mais il faut bien dire que personne n'aurait jamais pu me faire une piqûre, elles me font peur. Et je ne le regrette pas. Je vais avoir 84 ans, je suis en bonne santé, et je crois que si je m'étais dopé pour courir, comme certains le pensent, je ne serais plus là... Je suis en bonne santé, je me porte comme un charme, c'est ça la vérité. Nous ne connaissions pas ça; je pouvais lutter, on ne buvait même plus, on avait l'écume à la bouche. Mais pas à cause du dopage, absolument pas. Je peux jurer qu'à Varese j'ai roulé avec mes trois bidons de thé avec sucre et citron. Rien d'autre.

Si la carrière que j'ai faite à l'époque je l'avais faite aujourd'hui, je serais peut-être pas en si bon état. Mais j'aurais gagné beaucoup d'argent. Tandis qu'à l'époque... J'étais le seul coureur qui touchait un salaire de 500 francs, à l'époque. J'ai été champion du monde, j'ai gagné le Tour de France, j'ai gagné trois fois la Coupe du monde, et je n'ai jamais reçu plus de 500 francs. Lorsqu'on voit ce qu'ils encaissent aujourd'hui, on ne peut vraiment pas comparer... Hugo Koblet et moi avons été les deux premiers Suisses à gagner un peu d'argent. Pendant les années 50, à partir de 49, 50, 51, pour nous c'étaient les bonnes années, on était les premiers. Mais franchement: Paul Egli, Litschi, Amberg, Robert Zimmermann, ils étaient aussi très bons à l'époque, mais ils n'ont jamais gagné d'argent.

J'ai arrêté le vélo il y a sept ans. J'ai disputé beaucoup de courses avec les gentlemen, c'était toujours amusant. Je roulais encore très bien contre les jeunes. Mais un jour je me suis dit: maintenant il faut arrêter. J'ai été renversé par une voiture et je me suis dit: maintenant c'est fini. J'ai reçu un signe d'en haut, qui me dit d'arrêter. J'ai aussi arrêté le ski, il y a environ sept ans. Alors avec ma femme Christina on a décidé de commencer un nouveau sport. C'était le golf, et je trouve que pour moi c'est un sport fantastique. On est proche de la nature, on marche toute la journée, on se balade pendant 5-6 heures sur le Fairway, et je pense que c'est la seule chose qui ne soit pas dangereuse pour moi.

Il y a quelques années, ils m'ont proclamé "sportif suisse du siècle". Du Xxe siècle. Un journaliste m'a demandé si je me sentais une star... Je ne me suis jamais senti comme une star. J'ai simplement atteint le but que je m'étais fixé. Et je crois pouvoir dire que je suis toujours resté le même, je n'ai pas changé. Je ne savais qu'une chose: maintenant, tu vas pouvoir gagner ta vie. Il fallait bien gagner. J'avais une famille, et sans argent, cela n'allait pas. C'était une grande satisfaction de s'être entraîné pendant tant d'années, de s'être préparé, de s'être battu, et de pouvoir se dire: la récompense viendra un jour, elle viendra sûrement.

J'ai toujours dit que si je revenais au monde, ce que j'espère, je redeviendrais coureur. J'ai aimé ce métier: lutter, renoncer à beaucoup de belles choses. Et je crois que tout m'a été rendu au centuple, parce que je l'ai fait avec passion. C'était ma profession, ma vie - le cyclisme.